

PENSER LES MASSACRES

Je me propose de réfléchir à une énigme : celle de notre propre barbarie. Comment des individus « ordinaires » en arrivent-ils à massacrer des personnes sans défense ? Il ne s'agit ici ni de juger, ni de condamner, ni d'excuser, ni de pardonner. Marc Bloch disait : « Un mot, pour tout dire, domine et illumine nos études : comprendre ». Mon approche s'inspire aussi de la sociologie compréhensive de Max Weber. Et les phénomènes de destructivité sont si complexes qu'une approche pluridisciplinaire s'impose. Celle-ci requiert elle-même une posture de modestie, car on ne peut pas tout comprendre, comme l'ont prétendu le marxisme, la psychanalyse ou le structuralisme. Il y a toujours quelque chose qui résiste à l'analyse : un « trou noir » dans l'interprétation des phénomènes liés à notre propre barbarie. Mes recherches sur les génocides ont commencé en 1995, dix ans après ma visite du camp d'Auschwitz, et alors même que des massacres de grande ampleur venaient d'avoir lieu en Bosnie et au Rwanda.

Le terme de « génocide » a été créé en 1944 par le juriste Raphaël Lemkin, afin de désigner la destruction intentionnelle d'un groupe national, ethnique ou religieux. À mon avis, il est fait aujourd'hui un usage trop extensif de ce terme. Deux courants s'opposent dans le champ des « *genocide studies* » : pour certains, il est possible de repérer des génocides déjà dans la Grèce antique puis sous Jules César ; pour d'autres, il n'y a de génocide qu'en lien avec notre modernité, depuis la création de l'État-nation.

Le terme de « génocide » fait l'objet de multiples instrumentalisations : mémorielles, humanitaires, juridiques, et de guerre psychologique (dans ce dernier cas, le groupe affirme être victime d'un génocide pour justifier de faire la guerre à celui qu'il désigne comme son ennemi). Il convient donc de se dégager de ce terme pour éviter de telles manipulations. Certes, la notion de « crime de génocide », telle que définie par l'ONU en 1948, garde toute sa valeur. Mais en sciences sociales, il est préférable d'utiliser d'autres notions telles que celles de « massacre » ou de « violence de masse », afin de désigner la destruction collective de non-combattants. La question est alors de penser le mas-

sacre en tant que tel (avec les catégories des sciences sociales), puis d'analyser le processus qui conduit, ou peut conduire, du massacre au génocide. Et qui sait si le travail du chercheur ainsi défini pourrait avoir des effets positifs dans une réflexion sur la paix ? Qu'on m'autorise ce jeu de mots : penser les massacres devrait aussi permettre de les panser, c'est-à-dire de contribuer à construire la paix.

Je distinguerai trois manières d'analyser le phénomène « massacre ».

1. Le massacre peut tout d'abord être envisagé comme un phénomène rationnel. Il y a de la rationalité dans les violences de masse, qui obéissent à des calculs en vue d'atteindre des objectifs politiques et économiques. Cette perspective revient à se déprendre de tout pathos et à considérer que l'explication par la religion ou la communauté (qui émerge dans le culturalisme de Samuel Huntington¹) n'est pas pertinente.

2. Le massacre peut être considéré comme un phénomène psychopathologique. Cette action se nourrit de paranoïa, c'est-à-dire d'une représentation délirante d'un autre perçu comme le Mal ou le Diable. Pensons ici au discours paranoïde des nazis. Primo Lévi parlait de la folie d'Auschwitz, tandis que dans le cas du Rwanda, Jean Hatzfeld a souligné qu'on disposait maintenant d'un mot en kikia-rwandais pour dire « vent de folie ». Mais ces éléments ne doivent pas faire oublier le calcul des organisateurs et des tueurs.

Il faut donc penser à la fois les aspects rationnel et irrationnel du massacre, ce que j'appelle sa « *rationalité délirante* ». Cette position est proche de celle de Raymond Aron qui se demandait déjà : « Existe-t-il un mystère nazi² ? ».

Cependant, cette prise en compte de l'irrationnel est insuffisante pour expliquer les massacres, car, comme l'a montré Christopher Browning³, ils sont commis par des hommes ordinaires. Alors comment sortir de ce dilemme normal / pathologique ou rationnel / irrationnel ?

3. Une troisième voie se présente au chercheur : celle qui consiste à appréhender les phénomènes de massacre à travers les représentations collectives : comment perçoit-on les autres ? Avant le passage à

1. Cf. S. P. HUNTINGTON, *Le choc des civilisations* (1996), Paris, Odile Jacob, 2009.

2. Cf. R. ARON, « Existe-t-il un mystère nazi ? », *Commentaires*, vol. 2, n° 7 (automne 1979), p. 349.

3. Cf. C. R. BROWNING, *Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, Paris, Éditions Tallandier (coll. Texto), 2007.

l'acte, le massacre procède d'un processus mental, qui mélange à la fois l'imaginaire et le réel. Les nazis n'ont pas inventé les Juifs, mais ils en ont développé une représentation délirante en s'appuyant sur le réel. Il s'agit de comprendre pourquoi et comment la construction d'un clivage entre « nous » et « eux » conduit à basculer du fantasme à l'action. La guerre est une imbrication permanente entre l'imaginaire et le réel.

Je pense qu'il faut articuler ces trois approches pour penser les massacres. Et pour comprendre leurs mises en œuvre, il faut aussi analyser les discours et les stratégies des acteurs.

Tout d'abord, le rôle des intellectuels dans une situation de crise à la fois économique et institutionnelle, génératrice d'une angoisse diffuse, doit être pris en compte. Les intellectuels sont en effet des « entrepreneurs identitaires », qui donnent des cadres de sens. Ils désignent un ennemi intérieur selon deux figures : celle de l'autre en trop, et celle du Suspect. Les uns et les autres sont souvent décrits à travers une rhétorique déshumanisante (vermine, rats, serpents, etc.). Les thèmes de la pureté et de la sécurité sont amplement manipulés, d'où l'exhortation à purifier et à détruire⁴. La focalisation de l'attention sur un groupe permet de surmonter la peur ; désormais on sait qui haïr. Mais le dilemme de la sécurité revient à l'alternative : « Eux ou nous ». Et cette rhétorique s'enrichit d'un discours victimaire, qui flatte la volonté de revanche.

Le rôle des politiques doit ensuite être envisagé, quand ceux qui portent ses idées parviennent à conquérir le pouvoir d'État. Ces pensées hier marginales deviennent alors la ligne officielle d'un régime. La logique de l'impunité opère un renversement du « Contrat social » : celui-ci reposait sur la renonciation de tous à la violence en contrepartie de la sécurité. Or ce contrat est rompu. Qui pourrait encore dire la limite, l'interdit du meurtre, sinon les autorités religieuses ? « Le religieux doit dire ses limites à l'État », écrivait Dietrich Bonhoeffer. Or le religieux se tait.

Enfin, observer le passage à la guerre, c'est décrire l'entrée immédiate dans un autre monde. L'homme jusqu'ici pacifique peut devenir meurtrier sous l'uniforme. Le rapport au temps se trouve bouleversé, du fait des insomnies, de la peur des viols... La relation à l'espace est également perturbée : il y a des lieux dangereux, des refuges provisoires... Et la relation à l'autre est totalement transformée ; il n'y a plus

4. Cf. J. SÉMELIN, *Purifier et détruire. Usages politiques des massacres et génocides*, Paris, Le Seuil (coll. La couleur des idées), 2005 ; édition de poche, Points essai, 2012.

qu'un seul critère qui détermine la vie ou la mort : l'autre est-il avec moi ou contre moi ? est-il hutu ou tutsi ? serbe ou croate, etc. ?

Pour terminer, revenons à la question de l'individu comme massacreur. L'expression de « banalité du mal », forgée par Hannah Arendt⁵, qui sous-entend une absence de pensée chez Eichmann, est critiquable. On sait aujourd'hui qu'Eichmann était un antisémite convaincu. Et Hannah Arendt ignore le rôle du groupe, de ce qui se passe concrètement sur le terrain du massacre. Or, mes propres travaux me conduisent à penser que c'est à travers le groupe que l'individu se métamorphose en tueur de masse. Certains parviennent parfois à ne pas se mêler à la meute. Et il arrive que d'autres puissent assumer à la fois le rôle du tueur et celui du sauveur. Il n'empêche que la logique du massacre est fondamentalement de nature collective. Et les hommes n'y participent pas forcément comme des automates. Affirmer ensuite devant un tribunal : « Je n'ai fait qu'obéir aux ordres », procède d'une posture de défense commode et souvent trop simple. Il a bien fallu qu'ils trouvent des justifications à ce qu'ils ont accepté de faire. Pour exister, les hommes doivent donner du sens à leur vie. Pour tuer, il en est de même.

Jacques SÉMELIN⁶
 CNRS (CERI – Sciences-Po)
 Paris

5. Cf. Hannah ARENDT, *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal* (1963), Paris, Gallimard, 1966.

6. Jacques Sémelin est professeur à Sciences-Po., directeur de recherche au Centre d'études et de recherches internationales (CERI/CNRS) ; il travaille depuis de longues années sur la question des violences extrêmes et des meurtres de masse. Il est notamment l'auteur de : *Purifier et détruire. Usages politiques des massacres et génocides* (Paris, Le Seuil, coll. La couleur des idées, 2005 ; édition de poche, coll. Points essai, 2012). Avec Claire Andrieu et Sarah Gensburger, il a dirigé la publication de : *La résistance aux génocides. De la pluralité des actes de sauvetage* (Paris, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, 2008). Il est fondateur en 2008 à Sciences-Po Paris de l'encyclopédie en ligne des violences de masse : <http://www.massviolence.org>.